



1977. Athus. L'usine ferme!
N'oublions pas nos pères, les sidérurgistes

Poèmes, témoignages et histoire
autour d'une exposition photo

Présentation de l'exposition



Les photos inédites présentées au cours de cette exposition sont les œuvres de deux jeunes photographes professionnels, Paul Lhoir et Alain De Borger, tous deux originaires de Bruxelles.

Au mois de juillet 77, ces deux photographes fraîchement diplômés, (master en arts plastiques, visuels et de l'espace, spécialisation photographie Ecole de Recherche Graphiques, ERG à Bruxelles), sont attirés vers Athus par une actualité mouvementée qui rend compte de la lutte des ouvriers sidérurgiques pour la survie de leur outil de travail menacé de fermeture. Ils ont décidé de venir camper sur les hauteurs d'Athus pour suivre les manifestations durant une semaine.

A une époque où les GSM et autres appareils automatiques n'existaient pas, ils ont fixé sur pellicule, avec talent et beaucoup d'empathie,

- L'ambiance qui régnait autour de l'usine lors des meetings
- Des portraits d'ouvriers empreints d'une énorme tension lors des rassemblements
- Les calicots de protestation
- L'habitat ouvrier des quartiers proches de l'usine.

Nous découvrons avec une certaine émotion des trésors datant d'il y a 45 ans exactement, en pensant à nos pères, nos frères, nos amis qui se sont battus pour sauver leur usine dans laquelle ils avaient connu la chaleur, les dangers, la poussière mais aussi la solidarité et la fraternité.

Merci à Paul et Alain d'avoir saisi, avec grande intelligence et beaucoup de spontanéité, ces moments cruciaux de l'histoire de notre ville ainsi que de leur totale implication dans ce projet.

Tous les objets et documents exposés proviennent du musée « ATHUS et L'ACIER ».

Anne-Marie Biren
ASBL Athus et l'Acier

ATHUS

Les fourneaux S'ETEIGNENT La lutte s'allume !

Comité de la région d'Athus pour la DEFENSE de l'emploi

Editeur responsable : J. BAILLEUX - 33, rue de l'Étang à Chantemelle



« Mes amis, c'est foutu, il va falloir se battre » !

C'est ce que déclare, en pleine nuit du 26 au 27 juillet 1977, un délégué syndical de retour à Athus après avoir eu un contact avec la direction de la MMRA. Celle-ci venait de Luxembourg où elle avait rencontré les principaux créanciers de la Société. Du contenu de ces entretiens, rien n'est divulgué aux représentants des travailleurs mais ce silence en dit long sur la volonté des banques de ne plus accorder aucun crédit à l'entreprise tant que des mesures radicales ne seraient pas prises pour la remettre à flot. Cela, les dirigeants syndicaux l'ont bien compris. Il faut donc organiser la riposte en front commun.

A 1h du matin, permanents et délégués parlent d'occuper l'usine. A 10h, les ouvriers de la pause du matin se prononcent à bulletins secrets, sur cette proposition. Sur 512 votants, 502 sont pour, 7 contre et 3 bulletins nuls. Les camarades de la pause de midi adoptent la même attitude : 283 votants, 279 pour. Les ouvriers de la pause de nuit votent à leur tour : 198 oui et 1 non.

Le sort en est jeté. Le drapeau noir est hissé au sommet du gueulard de l'usine désormais en révolte.

Jeudi, 28 juillet

Le poste-frontière sur la route d'Aubange à Longwy est fermé. Là, des parlementaires présents sont pris à partie par les manifestants.

Un autre groupe obstrue l'autoroute en direction de la France. Les autopompes de la gendarmerie sont sur les lieux mais n'interviennent pas.



Athus

Je reviens vers tes rues,
Tes maisons, tes jardins,
Vers ton centre meurtri, tes boutiques fermées.
Et c'est avec bonheur, pourtant, que je reviens

Vers ton crassier éteint,
Te noires cheminées
D'où les fumées jamais ne s'échapperont plus ...

Oui le monstre est muet
Qui t'a jadis nourrie,
Qui chaque soir, sublime, a teint mes ciels d'enfant,
L'implacable machine au souffle ronronnant
Qui réveillait mon père à cinq heures et demie ...

Je reviens vers ces gens
Qui partagent leur sort,
Vivant la même crainte, parlant d'espoir encore ...
Moi, je visais ailleurs, alors je suis partie,
J'ai eu la liberté, les sciences, l'amitié,

Et je me suis battue
Et j'ai voulu monter
Et d'avoir tant voulu
Enfin, j'ai réussi ...

Mais, ce soir, je reviens, je vais me retrouver,
Retrouver la maison, le gros chat et ma sœur,
Et la douceur tranquille de ces deux ouvriers
Qui m'ont donné la vie et qui gardent mon cœur.

*Ecrite dans le train le 15-12-1978
Michèle Léonard*



Ce petit coin de Lorraine

Je l'ai senti vibrer,
ce petit coin de Lorraine,
au rythme obsédant des sirènes
des fabriques d'acier.

Je l'ai vu suffoquer
ce petit coin de Lorraine,
quand le vent dans la plaine
rabattait de lourdes fumées.

Je l'ai senti palpiter,
ce petit coin de Lorraine,
au son des puissantes rengaines
des formidables ruches d'acier.

Je l'ai vu rougeoyer,
ce petit coin de Lorraine,
à l'heure inhumaine
des infernales coulées.

André Fournel

Luxembourg, que te reste-t-il ?



Usines désaffectées, abandonnées à regret par des ouvriers déçus, mais résignés attendant, sans doute, un essor du progrès pour, au chômage grandissant, pallier.

Oh ! Ironie du sort ! Merveilleuse terre de vacances quand l'été, la faune étrangère aborde, envahissant résidences secondaires, alors que chômeurs se nourrissent de désillusions amères.

Province de Luxembourg, à l'avenir si incertain, regorgeant, pourtant, d'endroits divins : plates prairies, hauts vallons, forêts de pins, Semois serpentante, tout cela dans son sein.

Même, cette vieille cité de fer, d'antan prospère, aujourd'hui parmi les défunts...

Carcasse brisée, bras noircis, décharnés, implorant un secours qui ne vint ... Luttés, tracts, marches pour l'emploi, tout fut inutile, vain

A cette masse prolétaire, angoissée, qui sait ce que peut réserver le destin ?

Lamperti Claudine



Les casernes



A Athus, les premières casernes* des ouvriers, c'était une pièce bas et une pièce haut, plus un petit grenier. Les toilettes se trouvaient en ligne à l'extérieur. Les femmes faisaient la lessive dehors par tous les temps.

Les casernes des contremaîtres, c'était déjà de jolies petites maisons, d'ailleurs elles sont toujours là. Elles ont été achetées et rénovées.

Il y avait un petit jardinet devant la maison. Sur le territoire athusien, se trouvaient et se trouvent encore les casernes de l'usine de Rodange avec cette cantine des ouvriers tenue par mes parents, M. et Mme Lepère-Roth Georges (...) Les moyens de locomotion s'améliorant et les bus ont fait que les cantines de Rodange et Athus, toutes deux sur le territoire d'Athus, ont fini par être fermées.

La 2e génération de maisons comportaient deux petites pièces bas et deux pièces haut plus une mansarde et une buanderie et un WC pour chaque caserne.

Il y avait une solidarité entre les gens, quelque chose d'inimaginable ! On s'aidait...Vous aviez une femme qui accouchait, c'était la voisine qui faisait la lessive.

*Georgette Lepère
Athusienne de naissance et de cœur.*

***Casernes : nom donné à Athus à toutes les petites maisons ouvrières situées aux abords de l'usine : rue des usines, rue Cockerill et rue de la Chiers. Seules ces dernières subsistent encore.**

Emerveillement et fierté

On habitait Athus, rue des Jardins et à cette époque-là, quand j'étais gamin, il y avait encore le crassier, alors la nuit, quand on vidait les poches des hauts fourneaux, la lumière, un feu d'artifice ! C'était quelque chose !

Je n'avais aucune idée, moi, de ce que c'était une usine. Et quand j'ai commencé à travailler, j'étais émerveillé, j'avais peur tout à la fois ! C'est vrai. Tout à la fois. Surtout un service comme l'aciérie où j'étais, c'était effrayant : le feu, la fumée. (...)

Ils étaient fiers du mal qu'ils se donnaient. Fiers de transpirer et tout ça ! Pour nous, c'est le travail qui nous rend comme cela. Vous savez, tous ceux qui ont exercé un métier de sidérurgiste, disons un peu important, ils faisaient corps avec l'outil qu'ils conduisaient. C'est un peu comme le conducteur de locomotive à vapeur, il sentait vibrer sa bête, il savait comment elle respirait. Une fois qu'on l'a mise sur diesel, ce n'était plus la même chose. Mais je suis sûr que le fondeur de haut fourneau, il n'avait pas la formation théorique pour comprendre ce qui se passait à l'intérieur, mais il le sentait, ça je suis sûr et certain, par toutes sortes de signes ... (...)

*Joseph Audrit, athusien.
Embauché à l'usine en 1937
Il a toujours travaillé à l'aciérie*



Conditions de travail

A l'usine, ou il faisait très chaud l'été, ou il faisait très froid l'hiver. C'était des courants d'air partout. Si vous étiez vraiment sur le lingot, vous aviez chaud devant et froid derrière.

Une fois, on remplaçait des rails de ponts roulants au gueulard au – dessus des hauts fourneaux. Cela devait faire 280 mètres passés de rails ; il faisait froid, c'était l'hiver, il gelait et on était à 50 mètres de hauteur. On avait deux vieux tonneaux d'huile dans lesquels on avait mis du coke et qu'on avait allumé. Voilà le contremaître des monteuses qui arrive et il tape un coup de pied dans le tonneau. « Allez ! au boulot, la chaleur est dans le travail ! ». Personne ne pipait un mot, tout le monde filait.



C'était dans les années 50, c'était aussi plus humain à l'époque. Plus dur d'un côté, mais on avait plus de contacts alors que maintenant c'est impersonnel. Ce n'est plus du tout la même chose. Il y avait les copains, il y avait plus de camaraderie. On était plus solidaires. (...)

Je me souviens de deux gars, préposés aux wagonnets de chaux. Ils poussaient à la main des wagonnets qui pesaient une tonne, une tonne et demi. Et ils passaient ainsi au-dessus des convertisseurs. En bas, vous aviez ceux qui déchargeaient la chaux à la pelle des grands wagons, dans les années 50. L'été quand ils transpiraient, ils brûlaient, on voyait dans leur cou leur mouchoir rouge tout brûlé. Ils déchargeaient à la fourche. J'ai vu un homme, qui a été pensionné dans les années 50, demander au chef de service s'il pouvait prendre sa fourche avec. Et il pleurait parce qu'on le mettait dehors. Il était tout plié en deux à force d'avoir manié la fourche au déchargement des wagons.... Mais c'était leur vie.

*Camille Gérard
Entre à l'usine en 1948 en tant qu'ajusteur aux
ponts roulants avant de devenir contremaître.
Membre fondateur de l'ASBL « Athus et l'Acier »*

La caisse d'entraide

Mon travail était divisé en différents secteurs. Je faisais le travail de secrétariat du service des maladies professionnelles parce qu'il fallait une assistante sociale ou une infirmière diplômée, tenue par le secret professionnel, pour travailler dans ce service-là. Plusieurs matinées par semaine, je tenais les dossiers du service médical.

Nous avions du travail toute l'année car il y avait beaucoup de services où les hommes devaient passer à la visite médicale en prévision des maladies professionnelles. (...)

Je voyais aussi systématiquement les malades et les blessés de plus d'un mois, les familles nombreuses d'au moins trois enfants, les pensionnés, les veuves.

Il y avait un comité formé du directeur, de deux délégués ouvriers représentant les deux syndicats principaux et d'un secrétaire qui était aussi le caissier. Cette caisse d'entraide était alimentée par des cotisations que l'on retenait sur salaire, avec approbation, évidemment, de l'intéressé, du travailleur. Et la direction mettait la même somme. (...)

Quand il y avait des personnes qui demandaient une aide pécuniaire, je devais faire une enquête, comme on dit. Il fallait prouver que c'était quand même réel. C'était assez rare qu'on n'en accorde pas. (...)

La caisse organisait aussi des colonies pour les enfants.

*Madame Lichtfus
Entrée à l'usine d'Athus en 1964 comme assistante sociale, la seule femme,
avec l'infirmière Betty Peiffer, à avoir travaillé à l'usine.
Membre fondateur de l'ASBL « Athus et l'Acier »*



La Palmyre

(...) et le père Janson (délégué permanent) est venu me trouver « Allez Robert, mets-toi délégué ». Alors, je me suis mis délégué. Aux élections sociales, j'ai été élu sans faire de publicité, rien du tout. Tout le monde se connaissait. Pour ça c'était bien. (...)

Ah oui, c'était à rire avec la Palmyre : « Ne venez pas emmerder le délégué ici, c'est la première fois qu'il est sur les rangs, s'il a réussi, vous aurez à boire ».

C'était une femme comme on n'en verra jamais plus. C'était le quartier général du syndicat, de la mutuelle, n'importe quoi. Vous aviez besoin d'une tarte, d'un lapin, d'un cochon, n'importe quoi, vous alliez trouver la Palmyre, elle vous trouvait ça. Un autre arrivait : « dis Palmyre, prête-moi un peu cent francs ».

Moi, quand ma femme a été bien malade, j'avais touché 5.000 frs de la caisse d'entraide. La Palmyre m'a appelé : « Ecoute, qu'elle me dit, si tu as besoin, s'il te faut cent mille francs, tu le dis, je te les prête ». Quand vous étiez dans la misère ... elle en a aidé des gens ... Ah ça c'était une femme en or, je ne cache pas de le dire.

*Robert Bomblez
Entré à l'usine en 1046, il quitte Athus en 1948
pour y revenir en 1951.
Membre fondateur de l'ASBL « Athus et l'Acier »*



Dans les années 50, on a dénombré 69 cafés à Athus.

Athus, acier et industrie, une grande histoire



L'histoire industrielle d'Athus se dessine vers 1650 quand François Thomassin, seigneur de Rehon ainsi que d'une partie de Rodange, achète quelques « usines » ruinées par la guerre de Trente Ans, dont les forges de Lasauvage et de Herserange.

Quinze ans plus tard, la présence des minerais d'alluvions dans la région d'Athus l'amène à acheter, à Athus, un terrain que l'on situe approximativement près du lieu – dit « le brûll ». Le minerai de fer, exploité sur une profondeur de 3 à 8 m à ciel ouvert, est destiné à alimenter le haut fourneau qui y fut érigé.

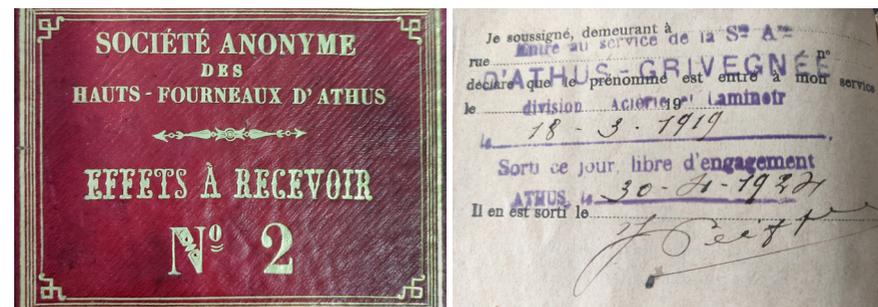
Les forêts avoisinantes approvisionnent le haut fourneau en charbon de bois tandis que l'énergie nécessaire aux soufflets est fournie par une roue hydraulique actionnée probablement par l'eau d'un bief dérivant de la Messancy.

L'exploitation du minerais de fer dans les bois d'Athus se poursuivra encore jusqu'aux environs de 1855.

Vers 1870, la découverte de la minette dans le bassin de Briey, tout proche et l'avènement de la ligne de chemin de fer Arlon-Athus ensuite convainquent les nouveaux maîtres des forges d'investir dans la région rurale du sud de la Belgique. Le rail leur offre la possibilité d'amener sur place le coke nécessaire à la fusion du minerai et l'écoulement de la fonte produite vers l'intérieur du pays. En ce début des années 1870, toutes les conditions propices au véritable démarrage de la fabuleuse aventure du fer sont donc réunies.

Dans la région, les usines poussent comme des champignons, hérissant le paysage d'une multitude de hauts fourneaux, de cheminées et de fours Cowper. Athus fera partie de cet essaimage et va pouvoir affronter son vrai destin

Le 12 avril 1872, est constituée la Société des Hauts Fourneau d'Athus. Le 15 juillet 1880, le CA décide de compléter les installations par la construction d'une aciérie.



Après 1890, commence une période de fortunes diverses. Les procès-verbaux sont truffés d'interrogations inquiètes quant à l'avenir. Continuer à produire un produit unique qui dégage peu de valeur ajoutée devient impossible.

Le 30 mai 1911, fusion avec la SA de Grivegnée qui cherche à s'allier à un producteur de fonte plus important. Cette fusion constitue la SA Athus Grivegnée et permet à Athus d'entrer dans l'ère de la sidérurgie lourde. L'usine subit de nombreuses modifications. 400 ouvriers y sont employés.

Durant la guerre 14-18, l'usine est occupée par les Allemands qui en font d'abord un camp de prisonniers Français et Russes, ensuite une fabrique de chariots destinés à l'armée impériale.

En 1927, la SA Athus-Grivegnée fusionne avec la SA d'Angleur et des Charbonnages Belges afin de s'assurer un meilleur approvisionnement en coke et minerais et à un prix plus avantageux. Cette fois, le centre décisionnel se trouve à Tilleur et non plus à Athus.

Durant la grande crise, pour faire face à ses échéances, la Société est obligée d'emprunter. En 1930-31 et 32, les licenciements deviennent fréquents. Un climat de xénophobie s'installe à Athus où travaillaient 366 Italiens, 150 Grands-Ducaux, 260 Français, 7 Russes, 25 Polonais, 10 Portugais, 11 Tchécoslovaques, 67 Croates, 26 Allemands et quelques Grecs, Marocains et Serbes.

Différents mouvements sociaux prolifèrent en France en 36. Par les accords de Matignon, les syndicats obtiennent des hausses substantielles de salaire, la reconnaissance des semaines de 40 h, des congés payés annuels. Ces avantages sociaux, les Belges vont les réclamer aussi et obtiennent en plus la majoration des allocations familiales et l'amélioration du système de l'assurance-chômage.

Durant la deuxième guerre mondiale, l'usine est à nouveau occupée par les Allemands qui continuent la production, ce qui permet de conserver l'usine intacte.

De nouveaux acquis sociaux voient le jour dont la création des Conseils d'entreprises en 1948. 1689 ouvriers votent. De 1947 à 1950, le personnel augmente de 500 unités et atteint 2340 personnes.

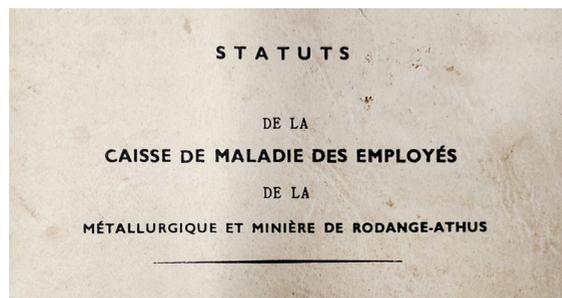
En 1951 également, se crée la Caisse d'Entraide de l'usine.
En 1955, on passe aux semaines de 45 h avec maintien des salaires de 48 h.
En 1959, fermeture des premiers charbonnages belges. Le projet « la loi unique » provoque des mouvements de grève du 20 décembre 59 au 19 janvier 60. Pour une fois, la grève est suivie à Athus aussi.

En 1966, les charbonnages belges étant fermés, le minerai lorrain pauvre en fer est remplacé par des minerais étrangers, la situation géographique d'Athus joue en sa défaveur.

Après une alerte sérieuse en 68, se dessine une amorce d'une reprise significative. En janvier 71, est mis en service le train 345 mettant fin au pénible travail des « serpenteurs ». Mais l'embellie sera de courte durée. Dès 72, les trains de laminoirs 300 et 345 seront arrêtés 2 jours/semaine.

Lors de la 2e visite du Roi en septembre, une délégation lui remet un mémorandum pour sensibiliser le monde politique et financier sur le désastre qui se prépare à Athus. Mais le 10 novembre, Cockerill annonce sa décision de se séparer d'Athus.

La SA Minière et métallurgique Rodange-Athus (MMRA) est créée en 1973. Si les deux usines sont de taille plus ou moins similaire et géographiquement proches, certains produits fabriqués sont identiques. On ne peut parler de complémentarité, la fusion est bien plus le fruit d'une conjonction d'intérêts purements financiers. Elle se réalise au détriment d'Athus et au profit de l'accroissement de la production de rails à Rodange pour laquelle on prévoit un investissement de 500 millions.



Parce que les charges patronales et les impôts sont moins élevés au Grand-Duché, la direction pèse de tout son poids afin que le futur statut unique s'inspire aussi largement que possible du droit grand-ducal. Mais les organisations syndicales belges craignent par-dessus tout la perte de leurs organes de concertation sociale dont le maintien leur a été garanti par les accords. S'enclenche une lutte pour la représentation syndicale belge au C.A., celle-ci craignant d'être mise en minorité.

La crise mondiale de l'acier explose sous l'impact de la hausse des coûts des matières premières. Une chute en demande d'acier fera sentir ses effets. L'apparition sur le marché mondial d'une surproduction de ronds à béton entraîne une chute des prix de vente. Il faut y ajouter la vétusté des installations et le coût de transport des marchandises qui aggravent la situation.

Alors commence, pour Athus, une lente agonie avec l'arrêt progressif des différentes installations et un chômage partiel avec une perte salariale qui pouvait s'élever jusqu'à 10.000 Frs. Lors de nombreuses transactions financières, la MMRA paraît « comme un appendice excentré ne valant plus que par sa production de rails ». Des tracts dénoncent les manœuvres capitalistes.

En novembre 76, suite à la divulgation d'un plan d'austérité, les ouvriers décident d'un arrêt de travail de 24 h et un cortège s'ébranle à travers les rues d'Athus où les volets des commerçants sont baissés. Ce n'est que le début d'une longue lutte qui va se poursuivre jusqu'à la fermeture définitive, le 5 septembre 1977.

Un musée comme témoin



En 1987, soit 10 ans après la fermeture de l'usine, une exposition sur le thème de la sidérurgie a permis de rassembler des outils, des documents et le résultat des premières recherches sur l'histoire de cette usine qui a animé la vie économique et sociale de toute une région. Cette exposition a suscité tant d'émotion et d'intérêt que deux enseignants, J-P Dondelinger et Anne-Marie Biren ont entrepris de longues recherches supplémentaires dans différentes archives en vue d'écrire l'histoire de l'usine d'Athus.

En 1997, c'est lors d'une 2e exposition sur le même thème organisée au Centre Culturel que s'est imposée l'idée de rassembler, de conserver et d'exposer tous les outils, documents et photos que les anciens sidérurgistes avaient gardés en souvenir, les sauvant ainsi de la destruction.

C'est en 1998 que la toute nouvelle ASBL composée d'anciens sidérurgistes et de passionnés de l'histoire locale a déposé ses statuts sous la houlette de Monsieur Aimont, ingénieur civil, chef de service au laminoir.

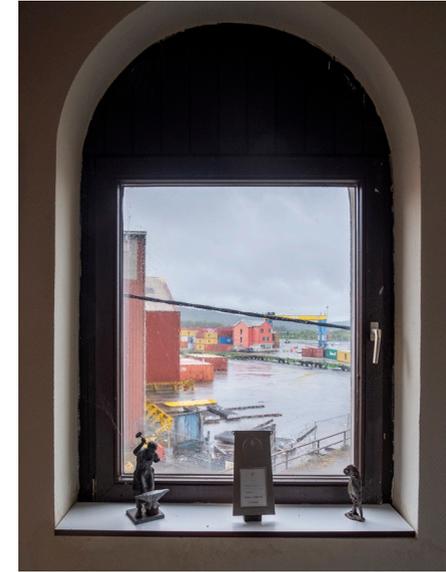
L'exposition permanente a trouvé refuge dans les sous-sols de ce qui allait devenir la Bibliothèque Hubert Juin, bâtiment que la commune venait d'acquérir et qu'elle a mis gracieusement à leur disposition. Le mobilier provenait d'une ancienne pâtisserie de la Grand-Rue.



Les membres fondateurs de l'ASBL « Athus et l'Acier »



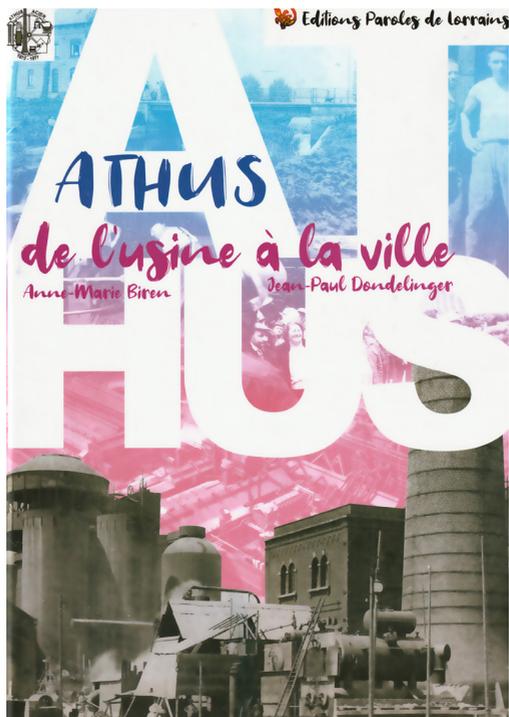
En 1999, l'exposition migre vers l'ancien site de l'usine, sur la zone du Pôle Européen de Développement (PED) dans les derniers bâtiments rescapés de la destruction de l'ensemble des installations de l'ancienne sidérurgie, propriété d'IDELUX moyennant seulement le paiement des frais de fonctionnement. La commune intervient de manière généreuse pour faire face à ces dépenses.



Depuis son installation, l'exposition s'est enrichie de différentes réalisations. Un film, « Fabrication de l'Acier comme à Athus », réalisé par Pascal Jacob avec la collaboration de R. Aimont et AM. Biren, une fresque animée dont les plans ont été conçus par André Gavroy, la réalisation technique par M. Jordans et la partie électrique et informatique par Raymond Ernens, des panneaux en alu ornant la façade du musée, illustrant le thème de l'industrie réalisée par les élèves de Madame Maryvonne Lefèvre, une vue aérienne interactive de l'usine réalisée par Jean Boterberge et son ami, l'inventaire des archives par René Bressard, J.P. Dondelinger, Alain Ferry, Josiane Bougard et AM Biren, une exposition de photos d'art sur le thème de l'usine réalisées par le Photo club d'Athus, la parution d'un livre « Athus, de l'usine à la ville » par Jean-Paul Dondelinger et A-M Biren, la réalisation de 4 parcours Escape Game par 5 enseignantes de Cardijn Lorraine durant la période de confinement, et en ce mois de septembre, une exposition de photos réalisées par Alain De Borger et Paul Lhoir relatant les ambiances et événements précédant la fermeture de l'usine.



La majorité des textes de ce livret sont issus du livre «Athus, de l'usine à la ville», dont nous ne pouvons que vous recommander la lecture.



Cette exposition n'est constituée que d'une partie des photos prises au cours de l'été 77. Des centaines d'autres photos seront visibles à partir du 1 octobre via le site www.athus-acier.be

Nous remercions chaleureusement tous ceux qui ont collaboré à la réussite de cette manifestation à savoir : la Ville d'Aubange, le Centre Culturel, le Syndicat d'initiative, le cineo-photo-video club d'Aubange, l'association «Santé en Pays Haut» de Longwy pour la mise à disposition du film «De sueur et d'acier» et notre conférencier JP Dondelinger.

